

A leopard is walking through a dense forest at night. The scene is dark, with the leopard's body highlighted by a spotlight effect. The leopard is looking towards the right of the frame. The background is filled with dark green foliage and tree trunks.

Raphaëlle Riol

Tanguy Colère a disparu



la brune au rouergue

Présentation

On l'appelait Tanguy Colère.

Voilà deux mois que ses proches n'ont plus aucune nouvelle de lui. Le soir du 20 août 2016, il s'est évaporé, et dans les jours suivants un incendie criminel a ravagé la Villa Dollar, cette maison au jardin somptueusement sauvage pour laquelle il avait eu un coup de foudre.

Militant antifasciste, leader charismatique d'un groupe autonome, personnage aussi imprévisible que contradictoire, Tanguy laisse derrière lui un grand vide et cette question : à 40 ans passés, comment survivre à ses révoltes ?

Durant ces nuits d'été en bord de Méditerranée, noctambules idéalistes et révoltés insomniaques se croisent. Ils déclinent ensemble le portrait de l'absent. Dans ce roman polyphonique, Raphaëlle Riol brasse avec un grand sens du romanesque les destins de ses personnages, leurs ambiguïtés et leurs secrets.

Née en 1980 à Clermont-Ferrand, Raphaëlle Riol est l'auteur notamment de Amazones et Ultra Violette. Tanguy Colère a disparu est son quatrième roman.

Du même auteur

Ultra Violette, la brune, 2015

Amazones, La Brune, 2013, Babel n° 128

Comme elle vient, La Brune, 2011

Graphisme de couverture : Olivier Douzou

Photographie de couverture : © Amaury da Cunha

© Éditions du Rouergue, 2018

www.lerouergue.com

Raphaëlle Riol



Tanguy Colère a disparu

I would rather be a superb meteor,
every atom of me in magnificent glow,
than a sleepy and permanent planet.
The function of man is to live, not to
exist. I shall not waste my days trying
to prolong them.
I shall use my time.

*J'aime mieux être un météore superbe,
chacun de mes atomes irradiant d'un
magnifique éclat, plutôt qu'une planète
endormie.*

*La fonction de l'homme est de vivre, non
d'exister. Je ne gâcherai pas mes jours à
tenter de prolonger ma vie.
Je veux brûler tout mon temps.*

Jack London

MADELEINE

Le grand incendie s'est produit deux jours après la disparition de Tanguy. Deux mois se sont écoulés depuis. Le mois d'octobre et ses grises pluies coriaces nous rappellent sans répit la béance laissée par son absence.

Ça s'est passé dans la nuit du 22 au 23 août.

Au petit matin, il ne restait plus rien de la villa Dollar, seulement un bric-à-brac de matériaux et de déchets indistincts. Le toit s'était effondré, les vitres avaient explosé et les pilotis en béton avaient fini par céder. Les pompiers, arrivés pourtant très vite sur place, n'ont rien pu sauver du brasier. Ni la maison ni le jardin. Un château de cartes dans un feu de paille.

Selon des témoins, la terre métamorphosée en un tapis de cendres fumait encore çà et là, et depuis la clôture, on entendait les racines des arbres gémir par craquements constellés, les chênes-lièges et les épineux exhaler leurs derniers soupirs poivrés. De partout, les fumerolles des souches désossées et

calcinées sifflaient, moussaient, tout autant que les corps spongieux des cactacées bavant leurs derniers fluides à la manière de vieilles éponges enrhumées. Et le précipice de la falaise n'avait jamais semblé aussi proche de la route. Parce que le feu avait tout anéanti, la distance, le mystère et les rêves. Chacun constatait l'évidente laideur et la petitesse de ce qui autrefois était caché. De ce que depuis toujours, ils avaient été contraints d'imaginer. Et d'écouter avec attention le récit toujours plus étoffé des voisins proches : le feu avait déshabillé la villa, arraché en quelques volutes fauves ses mille voiles de verdure, fait fondre ses parterres de plantes grasses entrelacées, exposant triomphalement la nudité fruste du terrain aux yeux de tous. Ses flammes rampantes avaient goulûment purléché les persiennes avant de les broyer dans le fracas de leurs puissantes mâchoires. Puis, lorsque le mistral aux fragrances de sel et d'agrumes s'était levé, le vieil eucalyptus en avait profité pour agiter ses hautes branches. De la terre au ciel, en torsions désespérément tendues vers la mer, sans jamais parvenir à s'y jeter. Cet épouvantail pathétique ne s'était pas effondré tout de suite, seulement à l'aurore, quand la fièvre avait déteint, du violet au rose.

Le vent avait ravivé la colère des braises, mais n'avait pas découragé les curieux qui s'étaient empressés de venir contempler les dégâts. Enfin, on voyait. Tous s'étaient exclamés, à l'unisson : « C'était donc ça, cette bicoque dont on faisait tout un plat ? » Déçus par le désastre et bien trop vite blasés. Le festin du feu avait été furieux, sans pitié. Il s'était fort heureusement circonscrit au terrain de Poppy Philipps grâce à l'intervention des pompiers.

Les gens y ont vu une forme hasardeuse de justice. Ils imputaient le brasier destructeur à l'arrogance de celle qui

avait vécu retranchée en sa demeure sans jamais se mêler aux autres. Durant des années, tous s'étaient sentis méprisés par « ses grands airs de reine hautaine ». « Alors, ce qui devait arriver... » Çà et là, on concluait selon une logique imparable : « Qui refuse de se mêler aux autres ne doit pas se plaindre ni pleurer ensuite. » La solitude est un risque qu'il faut assumer. Qui ne le sait pas ? Misère de la condition humaine. « Car ce qui devait arriver... » Les logiques indiscutables n'existent que pour rassurer les gens soumis.

Mais ils n'étaient pas seulement venus pour constater de leurs propres yeux le caractère dérisoire de leurs fantasmes. Il s'était vite murmuré que les secours avaient découvert un cadavre et que le départ de feu était d'origine criminelle. Le corps était carbonisé, méconnaissable, réduit à sa plus simple expression. Une guirlande d'os effrités dans la poussière, quelques lacis contractés de chairs desséchées. Les procédures d'authentification étaient en cours. Ils attendaient de savoir. Qui parmi eux ? Qui d'autre qu'eux ? La propriétaire de la maison était absente cette nuit-là. Qui se trouvait donc dans le jardin au moment du drame ? Les spéculations allaient bon train.

Xavier, Julien et moi sommes descendus vers midi. Nous sommes restés un long moment devant ce spectaculaire trou noir. Deux jours interminables que nous cherchions une explication, ne serait-ce qu'un indice, sur la disparition de Tanguy. La dernière fois que nous l'avions vu, c'était le soir de l'anniversaire de Xavier. Il nous avait brutalement quittés au dessert après une discussion animée.

Tous les trois abasourdis, nous observions sans mots dire ce terrain ravagé. Seul un cordon rouge et blanc de sécurité

froufroutant dans le vent nous sortait de notre torpeur par moments.

Je ne suis pas sa sœur mais presque.

J'ai serré les dents pour que le mort ne soit pas lui...

Julien nous a quittés juste après l'incendie. Xavier et moi nous sommes retrouvés face à face. Nous n'avions plus grand-chose à nous dire sinon qu'il allait falloir unir nos intelligences pour échafauder une explication plausible à la disparition de Tanguy. Y avait-il un lien entre celle-ci et l'incendie ? Le feu avait tracé une ligne de démarcation sur son passage. La mer d'un côté, les cendres de l'autre.

L'asphalte froid de la route nationale, la terre enfumée.

La villa d'avant, le vide d'après.

Le vide d'avant, la vie, après ?

Que comptions-nous faire ? Choisir sa tranchée. Définir sa limite. La nommer.

J'avais beau serrer les dents, les faire grincer, espérer que le mort ne soit pas Tanguy, quelque chose au fond de mon esprit ne pouvait s'empêcher de penser qu'il aspirait davantage au rôle de pyromane qu'à celui de victime.

Je ne suis pas sa sœur mais presque. Les questions se chaillaient méchamment dans ma tête. Deux mois qu'elles crient. Deux mois qu'elles ont faim.

Et cet éternel refrain résonne sans répit : « Où es-tu Tanguy ? Et pourquoi ne me réponds-tu rien ? »

Var Matin, mercredi 24 août 2016

CAVALAIRE-SUR-MER

**UN INCENDIE RAVAGE UNE MAISON.
UN CORPS RETROUVÉ.
UNE ENQUÊTE EST OUVERTE.**

Le sinistre s'est déclaré dans la nuit de lundi à mardi aux alentours de 1 heure du matin. Une maison de l'avenue des Îles, bien connue des Cavalairois sous le nom de « villa Philipps », a pris feu. La vingtaine de sapeurs-pompiers arrivée rapidement sur les lieux suite à l'appel d'un riverain est intervenue trois heures durant pour éteindre le feu qui a ravagé le terrain et la villa. Par mesure de sécurité, les maisons voisines ainsi que le camping de Bonporteau ont été évacués durant les opérations. La végétation intense et le terrain escarpé ont rendu difficile l'intervention des pompiers. L'un d'eux a été légèrement blessé.

Ce n'est qu'après avoir maîtrisé le feu qu'ils ont fait la découverte d'un corps calciné dans les décombres.

Des techniciens en investigation criminelle de la gendarmerie ont été dépêchés sur place et ont procédé à des prélèvements de police scientifique dès que les lieux ont refroidi et ont été accessibles.

En effet, même si l'origine de l'incendie reste encore à déterminer, des indices retrouvés par la gendarmerie orientent les enquêteurs vers la piste criminelle. L'enquête ne fait que débiter pour déterminer l'endroit du départ de feu, l'identité du corps, et la cause de la mort.

MIA

J'ai rencontré Tanguy à Cavalaire-sur-Mer, par l'intermédiaire de Xavier. C'était au mois de juillet dernier.

Je travaillais comme barmaid saisonnière à l'@capulco, le premier bar situé à l'entrée de la plage quand on vient du port. On le repère au palmier vert fluorescent qui clignote sur le toit. Voilà trois ans que je suis employée là-bas de début juin à fin septembre. Principalement en soirée pour y faire des cocktails, mais il m'arrive aussi d'y officier en tant que serveuse aux heures creuses, ou lorsque Dennys et Alicia, mes collègues, sont de repos. C'était le cas ce jour où Xavier a fait son apparition accompagné de Tanguy.

C'était le milieu de l'après-midi. Je me souviens, le bar était presque vide à l'exception d'une famille nombreuse venue commander des glaces à l'heure du goûter. Il y avait une ribambelle de gosses. Au moins six. Ça braillait dans tous les coins, ça se chamaillait. On se serait cru dans le réfectoire d'un centre aéré. Xavier et Tanguy sont arrivés, mais le brouhaha était tel

à l'intérieur qu'ils se sont installés en terrasse, afin de s'éloigner des enfants. J'ai fait signe à Xavier que je l'avais vu, mais la vérité c'est que je ne m'en sortais pas de toutes ces coupes de glace différentes à composer. La manette du siphon à chantilly restait bloquée. Cette brute de Dennys avait encore oublié d'essuyer le bouchon avant de le revisser à fond, je tentais vainement de le faire glisser avec du produit vaisselle sous l'eau chaude mais rien n'y faisait. Les mômes n'en finissaient pas de s'exciter et, en même temps, le téléphone sonnait. J'ai répondu.

C'était Hyacinthe qui me demandait si « le Rasta » pouvait nous dépanner pour la soirée du 14 juillet. La chanteuse du groupe Felindra s'était encore embrouillée avec lui pour le cachet. Cet abruti avait coupé court en annulant toutes les dates prévues pour l'été. Et à quelques jours de la soirée du 14, il flippait de n'avoir personne sur scène. Ça ne sentait pas très bon pour lui. Sans animation ou concert, on perdrait un tiers de la clientèle prévue... J'ai expliqué à Hyacinthe que j'appellerais Carlos quand j'en aurais fini avec ce foutu siphon à chantilly. Il m'a gueulé de laisser tomber la chantilly, d'appeler « le Rasta » sur-le-champ et de le tenir au courant de sa réponse. Quand il a raccroché, j'ai débranché la prise du téléphone pour éviter à Hyacinthe de me harceler toutes les cinq minutes. Les mômes me les brisaient, leurs cris résonnaient dans le bar, ils n'allaient pas tarder à me coller une bonne migraine. Il fallait à tout prix que je leur serve ces satanées glaces. J'ai planté des petites ombrelles en papier dans les glaces et j'ai servi la famille lapin en m'excusant chaudement pour la chantilly. La daronne m'a demandé sournoisement si je débutais dans le métier. L'envie m'a brûlé de lui répondre que j'avais à mon actif autant d'années d'expérience qu'elle de pilules oubliées. Mais je me suis abstenue.

Serveur, c'est pas de tout repos. Tu cours partout, tu ne t'arrêtes jamais, surtout sur la Côte d'Azur en plein été, mais le pire, ce sont les remarques méprisantes des gens qui te prennent pour une ratée parce que tu bosses l'été. Si tu commences à répondre, tu fais profession de ta rage. Et tu trinques encore plus. Le mieux c'est de laisser filer. J'ai souri à cette grenouille de bénitier, et je suis partie saluer Xavier et son pote. Il devait y avoir des mauvaises ondes dans le café ce jour-là. Tout le monde s'énervait et perdait patience. Entre eux deux également, la discussion paraissait tendue. Xavier avait ce regard électrique que je lui connais quand il est sur les nerfs. Ses bras s'agitaient dans tous les sens. Il semblait en avoir perdu le contrôle et craindre qu'ils ne se détachent de son corps. Il avait déchiqueté quatre ou cinq sucrettes et avait renversé du sucre partout.

J'ai épongé la table énergiquement en guise de préambule. C'est là qu'il m'a présenté Tanguy.

Non, ça me revient...

C'est moi qui ai salué Tanguy.

Xavier ne me l'a jamais vraiment présenté.

Aucun des deux ne parlait lorsque j'ai passé la torchette sur la table. Un silence pénible régnait. De toute évidence, je les avais interrompus dans leurs secrets. Quand je suis revenue près d'eux avec des mousses bien fraîches, l'ambiance s'était un peu détendue. On a parlé de choses et d'autres. Xavier comptait rester un bon mois à Cavalaire. Ou peut-être deux. Il avait du temps devant lui, il disait. Je me souviens avoir demandé à Tanguy s'il était prof lui aussi. « Il ne manquerait plus que ça », c'est ce qu'il a répondu. Ça m'a fait sourire. Pas Xavier, en revanche. J'ai cherché à savoir ce qu'il faisait dans la vie. « Pas grand-chose. » J'ai compris que je les dérangeais

dans une discussion sérieuse, ce genre de discussion qui n'admet ni commentaire ni arbitrage, alors je suis partie rejoindre la famille lapin. Depuis quelques minutes, Monsieur brandissait fièrement un billet de cinquante et le faisait claquer dans l'air. Sans doute sa façon de siffler les filles.

Quand la discussion entre Tanguy et moi s'est-elle donc engagée ?

À un moment donné, Xavier a rappliqué au comptoir et m'a demandé discrètement si je connaissais un gars qui pourrait les fournir en herbe assez vite. J'ai pensé à Carlos. Ça tombait à pic. J'allais pouvoir négocier le 14 avec lui étant donné les deux sérieux clients que je lui servais sur un plateau. J'ai pris mon portable et j'ai dit : « Allô Carlos, c'est Mia de l'@capulco, est-ce que tu tonds ta pelouse aujourd'hui ? » Comme à son habitude, il s'est gargarisé et m'a demandé pour qui, quand, combien ? Il gloussait : « Est-ce que t'as été sage, princesse ? » Carlos et son verbe fumeux... Toujours à faire semblant d'hésiter, à marmonner des « je ne sais pas si tu mérites ma marchandise, petite ». Alors je lui ai dit que j'avais du lourd et quelque chose de sérieux à négocier. Et je lui ai donné rendez-vous sur la jetée, au bout du port, après mon service. J'ai suggéré à Xavier de m'attendre au terrain de pétanque, à côté du manège, sous les coups de 19 heures. Jamais de transaction au bar. Hyacinthe m'aurait foutue à la porte sur-le-champ s'il m'avait soupçonnée une seule seconde de vendre à l'@capulco. Et de toute façon, Hyacinthe étant l'indic n° 1 des flics du Var, il n'était pas question que je lui offre une occasion de plus de se distinguer dans ses deux domaines de prédilection : la surveillance et la dénonciation.

C'est en payant les consommations que Xavier m'a murmuré à l'oreille : « Il habite chez moi, c'est un ami. Si ça te dit de passer un soir... »

J'ai eu une aventure avec Xavier, il y a deux ans. Cette histoire n'avait pas pour vocation de durer. Pourtant, Xavier en a gardé une certaine amertume inexplicquée. J'ai donc assimilé cette phrase à une petite provocation d'autant plus évidente que, même à l'époque où nous étions plus proches, jamais Xavier ne m'avait invitée une seule fois chez lui. Parce que Xavier, c'est le genre à considérer que la maison familiale n'est pas un lieu pour s'envoyer en l'air. Sa maison, c'est le mausolée de son enfance. Et il est aussi du genre, malgré ce qu'il prétend, à penser que tout ce qui touche à la famille, c'est sacré. Alors, à l'époque, les quatre ou cinq fois où il s'est passé un truc entre nous, on avait fait notre affaire chez moi, dans le studio que Hyacinthe mettait à ma disposition tout l'été, près du camping de la Baie. Je n'ai donc pas relevé. C'était vain. Ça sentait la poussière du passé.

Le soir, Carlos était au rendez-vous. Il m'a filé un bon paquet d'herbe ainsi que de la résine. J'ai négocié le tout en échange d'une vingtaine de dates à l'@capulco, dont celle du 14 juillet. Je ne lui ai évidemment pas touché mot de l'embrouille avec Felindra. Je lui ai conseillé de passer au bar, « le plus clean possible », dès le lendemain avec sa chanteuse afro pour régler « quelques détails ». J'ai gardé la résine et planqué le sachet d'herbe dans un sac en papier rempli de figues fraîches. Xavier suivait attentivement un tournoi de pétanque sur la grande place en m'attendant. Je lui ai filé le sac et je suis repartie en direction de l'@capulco où Hyacinthe était en train de gueuler sur le pauvre Dennys à cause du téléphone débranché. Je n'ai pas revu Tanguy ce soir-là.

Il est revenu à l'@capulco quelques jours plus tard. Seul.

C'était justement l'après-midi du 14 juillet. Carlos était en train d'accorder ses instruments et de régler les micros sur la petite scène. Il rythmait le vide caniculaire du bar par des « UN... UN... UN DEUX ». Tanguy m'a fait un petit signe de la main qui signifiait qu'il souhaitait utiliser un ordinateur pour accéder à Internet. Les trois postes étaient occupés depuis au moins deux bonnes heures par des adolescents taciturnes qui jouaient en réseau. Ça risquait de durer un peu. En attendant que l'un d'eux cède sa place, je lui ai proposé de boire un verre avec lui. C'est là que nous avons vraiment fait connaissance, lui et moi. Il paraissait plus ouvert et plus calme que la première fois. C'est l'impression qu'il m'a faite dans un premier temps. J'ai d'abord pensé que c'était parce que Xavier n'était pas là, mais avec le recul, je ne pense pas qu'il y avait une explication.

Des presque deux mois durant lesquels je l'ai côtoyé, j'ai compris de Tanguy au moins une chose : il était parfaitement imprévisible et pouvait se montrer aussi doux que violent, aussi ouvert aux autres qu'introverti. Tanguy fait partie de cette catégorie de personnes dont les humeurs subites et les passions dégorgent sur l'entourage. Certains appellent ça du charisme. D'autres prétendent que c'est le signe d'un tempérament tyrannique. Concernant Tanguy, opposer les deux me semble être un contresens, une erreur totale de jugement. À mon avis, il y a là un type charismatique dont l'énergie n'est pas toujours bien maîtrisée. Je me risque à une seconde hypothèse plus hasardeuse : je ne suis pas sûre que l'appréciation des autres entre en ligne de compte chez lui. Je me suis même souvent demandé si la présence des autres à ses côtés avait le moindre effet sur sa personne. J'entends par là : s'il s'agit d'un

paramètre qui peut avoir un effet tangible sur ses décisions, sa façon d'être ou d'agir. Je crois sincèrement que Tanguy est un être absolument autonome. Si autonome et indépendant, que, par exemple, cette fois où il est revenu seul à l'@capulco pour se connecter à Internet, il m'a appris qu'il n'avait pas de téléphone portable. Comment peut-on aujourd'hui se passer de téléphone portable ? N'est-ce pas prendre le risque de perdre des amis ? Un temps je n'y ai pas cru. Je me suis dit : ce type est paranoïaque, il croit que je le drague et me fait croire qu'il n'a pas de téléphone pour ne pas avoir à me donner son numéro. Je n'y ai pas cru. Et puis deux ou trois fois par la suite, Xavier a débarqué à l'@capulco dans l'espoir de le trouver. C'est là que j'ai compris qu'il ne m'avait pas menti et que ses amis, les vrais, ceux qu'il ne perdrait jamais, passaient leur temps à le chercher. Qu'il entretenait donc chez eux, peut-être involontairement, un mélange savamment désuet d'attente et de frustration.

Ce jour-là, il a préféré qu'on parle de moi. Xavier avait dû me tailler un costard. Je l'ai compris quand il a commencé à me parler du Vietnam et de la Chine. Je ne vois pas bien pourquoi il se serait mis à me parler de l'Asie si Xavier ne lui avait pas raconté mes nombreux déboires là-bas et notamment ceux de mon projet de photo sur le port de Shanghai. Ça m'a un peu fait froid dans le dos de supposer que Xavier ait pu s'autoriser à raconter des choses si personnelles, pour ne pas dire intimes, à ce type que je ne connaissais pas encore. Pourtant, je me suis laissée porter par la conversation. Tanguy m'écoutait attentivement. C'est là que j'ai remarqué ce tatouage qui dépassait du col de son tee-shirt. On aurait dit une lune mais ce n'en était pas une. Une griffe. C'était une griffe de félin. À la jonction de son cou et de sa mâchoire, il y avait aussi une

longue cicatrice que sa barbe de trois jours peinait à dissimuler. Les poils ne semblaient plus pousser le long de cette ligne courbe et blanche toute boursouflée. Il m'a expliqué qu'une quinzaine d'années auparavant, il était parti seul au Laos et qu'il en était revenu totalement changé, qu'une part de lui-même était restée là-bas, abandonnée au milieu de nulle part. J'avais déjà entendu une foule d'histoires semblables à la sienne alors je n'ai pas creusé ce qu'il était en train de baratiner. *A posteriori*, je regrette, bien sûr. Peut-être aurais-je eu des pistes après sa disparition. Peut-être m'aurait-il glissé au hasard d'une remarque le nom d'une ville, d'une région où il comptait se planquer pour le restant de ses jours. Les fugitifs confient souvent leur lieu de destination à des inconnus. C'est là leur façon de défier leur sainte chance et de provoquer le hasard. J'ai toujours vu ça dans les films. Le type s'accoude au bar l'air de rien, la gueule luisante transpirant l'excitation du voyage, le sourcil crade. Il pose l'air de rien une question au souflet de service qui divague à moitié et crache sa vinasse à intervalles réguliers. Ça ne manque jamais. À tous les coups, il repart avec de bons tuyaux sur les meilleures planques de Tombstone ou de Santa Fe.

J'aurais pu être la confidente d'un fugitif évaporé. Peut-être même sa conseillère privilégiée. Celle qui délivre le bon tuyau. Mais des baroudeurs, des types aussi duals que louches, j'en ai croisé pléthore au cours de mes périple. Ils sont devenus les bornes ordinaires de mon errance, la preuve irréfutable, dans chacun de mes carnets de voyage, que j'étais dans la bonne direction. Je les sens venir à dix kilomètres à la ronde, les gars. J'ai le flair, je les reconnais. Sauf celui-ci. Je ne l'ai pas senti venir ; je me suis méprise. C'est sans doute parce que l'on s'est connus à Cavalaire. Si on s'était croisés dans un autre

hémisphère ou à neuf heures d'avion d'ici, tout aurait été probablement différent...

On a parlé d'Hanoi et de Da Nang. Ensuite, Carlos et sa chanteuse se sont joints à notre conversation. Alors qu'ils avaient bouclé leurs réglages et leur répertoire, les ados mal dans leur peau, eux, n'avaient pas bougé d'un iota et monopolisaient les écrans. Je me suis donc levée pour leur demander si l'un d'eux n'aurait pas l'amabilité de décoller son arrière train du siège ne serait-ce que dix minutes. Aucun n'a réagi. On se serait cru au musée Grévin ou dans un remake de Blanche-Neige causant avec trois vulgaires nains de jardin. J'ai tenté de les amadouer avec des boissons gratuites. Rien n'y a fait. Les trois m'ignoraient totalement. J'étais transparente, je n'existais pas. À croire que la naine d'ornement, c'était moi. Tanguy s'est marré, Carlos aussi. Je n'ai jamais eu d'autorité sur qui que ce soit, même pas sur un animal. À ma décharge, l'idée d'en avoir, de l'autorité, ne m'a jamais effleuré l'esprit plus de cinq minutes. Je hais le pouvoir et les relations de domination.

Ç'aurait dû s'arrêter là, il aurait pu laisser tomber. Mais Tanguy s'est levé, tranquillement. Il s'est approché et a fait ce geste dont je me souviendrai toujours : à la vitesse de l'éclair, il a saisi le cou du premier en faisant mine de lui broyer la nuque. Le gamin a poussé des cris d'orfraie et s'est débattu. Tanguy est resté là, impassible, avec ce cou d'oisillon trop gras dans la main. Serrait-il fort ? Je n'en avais pas l'impression, car il semblait maîtriser sa force. Quoi qu'il en soit, la plaisanterie s'éternisait un peu trop pour demeurer plaisante. J'ai eu peur que ça ne dégénère. Le message délivré à ce crétin d'ado ne me plaisait pas vraiment. Carlos lui a dit : « Hé mec ! qu'est-ce que tu fous, c'est un putain de gamin, lâche-le ! » Mais Tanguy n'a pas desserré tout de suite. L'espace d'un instant, on aurait dit

qu'il était dans le coton, plus absorbé encore que les mêmes devant leur écran. Quand il a relâché le même, celui-ci, suffoquant, l'a insulté en toussant par saccades et lui a cédé sa place. Ses deux camarades s'étaient enfuis en courant depuis belle lurette. J'étais mal à l'aise. J'avais la certitude que les parents viendraient se plaindre dans la soirée. Heureusement, cela ne s'est pas produit. *A posteriori*, il y avait là quelque chose de logique. Pourquoi des parents qui ne se soucient guère de laisser leur rejeton moisir toutes les vacances dans l'obscurité d'une arrière-salle de café se seraient-ils préoccupés du matage en règle de celui-ci par un inconnu ?

À aucun moment Tanguy n'a éprouvé de gêne ni de regret par rapport à ce qu'il venait de faire. Il a pris sa bière, s'est installé le plus naturellement possible devant l'écran. Son visage n'affichait pas de satisfaction pour autant. On aurait dit qu'il venait de dépoussiérer une chaise avant de s'asseoir dessus. J'ai regardé Carlos et la chanteuse afro. Carlos était trop dans le gaz pour réagir. Quant à la chanteuse, celle-ci l'a traité de « sale con » avant de sortir fumer sur la terrasse. Un groupe d'Allemands venait de s'installer pour l'apéro. Il ne fallait pas les faire attendre. Je suis partie prendre la commande. L'air de rien.

Tanguy s'est éclipsé du bar sans que je m'en aperçoive. Avant de partir, il n'a payé ni la connexion Internet ni sa consommation. Je n'ai pas touché mot à Hyacinthe de ce qui s'était produit. J'ai payé pour Tanguy et j'ai attendu qu'Alícia et Dennys arrivent pour reprendre mes esprits sur le port. Là-bas, sur un ponton et face à des voiliers que leurs propriétaires astiquaient amoureusement, j'ai repensé à la longue cicatrice blanche, à ces yeux vert et jaune mélangés si particuliers,

à cette griffe tatouée. Y avait-il un animal bondissant dans la continuité du tracé ? Cet homme avait un vécu. Il était dessiné sur son corps, ses gestes le racontaient. Ça m'a dépassée. Et je savais déjà, qu'indéniablement, me connaissant...

Ce soir-là, le bar a affiché complet de 21 heures à 2 heures du matin. Carlos nous a sorti le répertoire conventionnel des soirées flonflons : Police, Bob Marley, Scorpion, Bruce Springsteen et U2. Hyacinthe rayonnait tout autant que son tiroir-caisse. Jusqu'à 22 heures, les gens ont consommé glaces et cocktails à foison. C'étaient des cris stridents d'effervescence, des rires gras d'ivresse, des verres renversés d'impatience, des enfants qui couraient entre les tables et qu'il fallait éviter de justesse. Le plateau d'Alicia était couvert de coupes de glace décorées de palmiers et de feux de Bengale. Dennys maniait avec justesse son siphon à chantilly, je battais le tempo avec mon shaker. Et puis est venu le temps du silence, celui d'après la première explosion depuis la grande jetée du port de Plaisance, celui des yeux écarquillés ou terrifiés. C'est toujours touchant d'apercevoir la fête imprimée dans les yeux fatigués des minots. Et ce sentiment d'un été qui s'enfuit : j'aime le déceler sur les visages. Les caresses impuissantes à retenir le temps, aussi... Moi-même je ne me souviens toujours que de détails insignifiants : une robe légère que j'aimais porter et qui s'est déchirée depuis, une crêpe à la garniture improbable, ce sentiment fragile d'une sérénité dégustée bouchée par bouchée, une dentelle légère de sensations indicibles et mélangées. Des phrases, des mots effilochés, et les pétards assourdissants, les murmures abrégés.

14 juillet... Jour de libération des fusées.

C'est beau à repenser, une nuit d'été.